L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 14 OCTOBRE 1890. 64me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

Buffaut & Bonnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 14 OCTOBRE 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par D. E. Morphy, sur Nos 27 et 29 rue Natchez—21 sacs de café, meubles de bureaux, coffre fort, balance à plateforme, beau comptoir, etc., etc.

Par le Shérif, à la Fourche des Encateurs, 72 et 74 rue St Charles—Plusieurs lots de terre et bâtisses situés dans le 4me district.

Par Henry Stern & le—A leur salle d'encan No 86 rue du Canal: Un assortiment complet de bottes et souliers.

La situation en Irlande.

On a beau se rappeler, l'une après l'autre, toutes les questions politiques qui se sont agitées dans les deux Mondes, depuis un siècle et au-delà, on n'en trouvera, nulle part, aucune qui soit aussi impatientante, aussi irritante, que celle de l'Irlande. Jamais race faible et opprimée n'a fait preuve d'autant d'opiniâtreté dans la résistance, que la population de cette malheureuse île; jamais oppresseur ne s'est montré aussi tenace que le peuple anglais, à fouler aux pieds, à torturer le faible, le vaincu.

Elle ne date pas d'hier, cette effroyable lutte: elle était déjà vieille, il y a cinquante ans, du temps d'O'Connell. Des cette époque, elle avait enfanté bien des dévouements, d'un côté, fait commettre bien des infâmies, de l'autre, causé bien des ruines, provoqué des millions d'expatriations. Si, par malheur, il ne se trouvait plus, au-delà de l'Atlantique, de voix assez éloquentes, de patriotes assez courageux, pour protester contre les iniquités de l'Angleterre, l'Amérique entière pourrait se lever comme accusatrice et montrer les innombrables infortunés des deux sexes qui fuyaient la servitude, la misère, et qu'elle a recueillis chez elle. Tous ces malheureux n'ont-ils pas formé le noyau de l'immigration qui a peuplé le Nouveau-Monde, et n'a-t-on pas le droit de dire qu'il y a une Irlande du dehors, plus nombreuse, plus puissante, plus riche que celle du dedans, capable de venir en aide à sa sœur de la métropole, parce qu'elle n'a pas été opprimée parmi nous et qu'elle n'est pas condamnée à travailler pour subvenir aux plaisirs d'étrangers qui s'en vont, ensuite dissiper, au loin, le fruit de ses labeurs. Mais ces secours, voilà précisément ce que la Grande-Bretagne ne veut pas qu'on envoie à ses victimes, et c'est pour les intercepter, qu'au moment où l'on s'y attendait le moins, et sans aucune raison valable, elle recommence ses persécutions et ses arrestations. Le gouvernement n'ignore, sûrement, pas que l'opinion publique a fini par se lasser, par rougir de ce système de répression permanente; qu'elle a manifesté, vingt fois, son mécontentement par des choix qui devraient le faire réfléchir. Mais la haine ne raisonne pas; elle est passée dans le sang des gouvernants de ce pays. C'est, paraît-il, un mal incurable chez eux; ils se feront renverser du pouvoir, mais ils n'abdiqueront pas leur monomanie d'oppression; ils la nourriront même avec amour dans la retraite, tout prêt à lui donner, de nouveau, libre carrière, le jour où le hasard, une surprise, une maladresse, un malentendu les relèveraient. Ne ce sont-on pas pris d'indignation, en voyant M. Balfour, un de ses membres, gent, dépendant, le neveu du premier ministre Salisbury, chargé par lui, chargé par la reine, de la direction en chef de l'Irlande, la gouverner de loin, du fond de son cabinet de Londres, d'où il ne daigne pas sortir! Est ce que l'on se dérange pour aller se rendre compte des besoins, des vœux, des souffrances de ses administrés, quand on n'a affaire qu'à des Irlandais? N'est-ce pas, de la part d'un ministre—car le secrétaire en chef d'Irlande occupe toujours une haute situation dans le cabinet de St. James—le plus scandaleux des sans façons?

Il y a trois semaines, à peu près, certaines dépêches nous racontaient, non sans un certain étonnement, que le général Wolseley—la grande lumière de l'armée anglaise, l'homme que l'on réserve pour les occasions importantes, que l'on ne met en avant que quand il s'agit d'expéditions lointaines, périlleuses, comme celles qui viennent pour but de dompter les Zoulous, le Mahdi, Arabi Pacha—venait d'être envoyé en Irlande, et l'on n'apercevait pas la raison de cette mission extraordinaire. Quelques jours après, on apprenait que la récolte de pommes de terre avait complètement manqué, que comme c'est la principale, presque la seule ressource de l'île, celle-ci se trouve ainsi menacée de mourir de faim. Tout autre gouvernement se serait ému; la première mesure qu'il aurait prise, eût été d'acheter des provisions et de les expédier immédiatement aux malheureux, pour leur en faire une généreuse et abondante distribution. Le Cabinet Salisbury leur envoie un général qui leur fera distribuer des coups de crosse par ce soldat. Ce que nous pensions ici, a l'air d'une calomnie; ce n'est que la simple vérité.

Il y a pis encore. Deux meneurs populaires, deux patriotes dévoués, étaient à la veille de partir pour l'Amérique, afin d'y recueillir des souscriptions qui permettraient de prolonger la lutte contre l'oppression. Sous le premier prétexte venu, on les arrête. Au lieu de s'embarquer pour le Nouveau Monde, ils ont pris le chemin de la prison. Heureusement, si nous en croyons les dernières dépêches, ils ont su s'échapper.

Mais voilà la malheureuse Irlande une fois de plus agitée, une fois de plus abandonnée, et cela, au moment d'une crise alimentaire terrible. N'est-on pas tenté de trouver là, chez le gouvernement, un parti, bien nettement pris à l'avance, d'exaspérer ce peuple infortuné, de le pousser à de fâcheuses extrémités afin de sévir à l'aise?

Il y a des siècles que dure ce régime d'oppression, et la situation ne fait qu'empirer avec le temps, au lieu de s'améliorer. Ce ne sont pourtant pas les défenseurs ni les dévoués que l'on ait manqué à l'Irlande. A toutes les époques il a surgi, chez elle, d'ardents patriotes qui ont pris en main sa cause. Rien n'a pu fléchir la haine de l'Angleterre.

Aujourd'hui, encore, elle a deux nobles champions qui la soutiennent à outrance; et, chose étonnante! ce sont, pour elle, presque deux ennemis naturels: l'un M. Parnell, un protestant; l'autre, M. Gladstone, un de nos anciens persécuteurs, récemment converti à sa cause. Le dévouement étrange de ces deux hommes n'est-elle pas la plus éclatante protestation que l'on puisse rêver contre le régime sous lequel gémit cette île? Le peuple anglais qui se targue et fait d'un humanitarisme qui se donne carrière, au loin, chez les sauvages, ne rougira-t-il pas enfin des ornements dont il assume la responsabilité, et ne finira-t-il pas, bientôt, désarmer de son sein cette honte de la civilisation?

Quand vous sera cet opprimé, ou centrique, le remède est à votre portée, prenez le Salsaparille d'Ayer.

LOUISIANE.

Le *Sugar Bowl and Farm Journal*, Nouvelle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 11 octobre :

Jusqu'ici, le mois d'octobre a été plus chaud que septembre, mais il faut s'attendre à un changement. Une immense nuée d'oies sauvages a passé, dernièrement au-dessus de la Nouvelle-Orléans. Quant au canard sauvage, il court rapidement s'installer dans ses quartiers d'hiver.

Nous allons, sans aucun doute, avoir un temps sec.

Mardi, il y a eu une forte pluies dans les Attakapas.

—Les rapports des habitations qui ont commencé la roulaison, arrivent lentement. Ils seront très certainement satisfaisants, attendu que le tonnage est fort et le jus très doux, pour l'époque où nous sommes. On ne peut pas, raisonnablement, espérer plus de 75 à 80 livres de sucre, à la tonne de cannes, dans la première partie d'octobre.

—Comme on le désirait, le jus de la canne a été, après épreuve, trouvé très sucré. A la raffinerie du général Miles, paroisse St-Jacques, le jus pèse 8 1|2 degrés.

Sur Evan Hall, MM. McCall accusent 7 degrés 1|2 et l'acre donne une moyenne de 22 tonnes de cannes.

—Les premières mélasses centrifuges sont arrivées, le 3 octobre, en ville. Il y en avait 9 barils; elles venaient de l'habitation Germania, propriété de M. G. B. Reuss, paroisse Ascension. Elles ont été classées "inférieures," et ont été vendues, par M. J. J. D'aquin, courtier, à MM. Delgado et Cie., 22 cents le gallon.

—Les premières recettes de mélasses centrifuges avaient eu lieu en, 1889, le 25 octobre: elles consistaient en 59 barils; elles provenaient de l'habitation Anchorage, propriété de M. J. J. Brown, West Baton Rouge.

Le premier sucre a été reçu, à la Nouvelle-Orléans, le 2 courant. Il consistait en 86 barils de centrifuges; il venait de Germania, à M. Geo. B. Reuss, paroisse Ascension. Il a rapporté 6 1|4 cents la livre.

La seconde recette a eu lieu, le 4; elle consistait en 137 barils et se divisait ainsi: 46 barils "off yellow clarified" venant de Germania, consignés à M. L. C. Keever et vendus 5 cents 1|2, à M. Thos. McDermott; 31 barils "prime yellow clarified", venant de Home Place, à M. Yale, consignés à MM. Yale et Bowling, et vendus 5,78 cents à M. Wm Henderson; 60 barils "old yellow clarified", venant de l'habitation Cora, consignés à MM. V. et A. Meyer, et vendus, par M. Delgado & Cie, 5 cents 1|4 à MM. Rob. Carey et Cie.

Les premiers sucres avaient été reçus, en 1889, le 11 octobre; ils provenaient de chez M. S. Taylor, Assomption.

—L'hon. Theo. Wilkinson est, depuis son retour de Washington, occupé à relever son habitation des désastres qu'elle a subis, pendant qu'il défendait nos intérêts au Congrès.

—La roulaison a dû commencer, cette semaine chez M. Minor, habitation Southdown, paroisse Terrebonne.

M. E. O. Landry, de Deliesle, Ascension, compte commencer, le 20. M. Emile St-Martin, d'Ivoloin, a commencé la semaine dernière.

M. Arthur Jacobs ne mettra pas en mouvement sa batterie de diffusion, avant que la canne soit arrivée à parfaite maturité.

—L'avis suivant a produit une déplorable impression sur les planteurs riverains du fleuve. Il a été affiché par le Bureau des levées du district du Pontchartrain. En voici la teneur :

"Il est interdit à tout officier ou employé de steamboat, à tout individu faisant le transport des marchandises, d'enlever, d'un landing, d'un quai, d'une station, située dans le district, une quantité quelconque de coton, de sucre, de mélasse, de riz, avant que l'article ait été mesuré et ait acquitté, en plein, sa contribution de 50 cents la balle de coton, 15 cents le baril de sucre, 5 cents le baril de mélasse, 3 cents le baril de riz."

Cette mesure est violemment critiquée par les planteurs.

L'Intérêt, Couvent P. O., paroisse St-Jacques, ce 11 octobre :

Le jury de police s'est réuni mardi dernier, et, comme on peut s'en convaincre en lisant le procès-verbal que nous publions à notre 3me page, la question des levées et de la commission de ce district a considérablement occupé son attention.

Le président est d'avis—et beaucoup partagent son opinion—que la paroisse pourrait avantageusement, se dispenser d'encourir—au surcroît de dépenses en n'employant qu'un seul inspecteur des levées.

La paroisse, comme on le sait a un contrat avec M. W. P. Cagnolatti, qui doit faire, chaque mois, un rapport établissant l'état des levées, des chemins, etc. Son salaire est fixé à $600 par an. La commission des levées a aussi son inspecteur, M. J. Kunemann, qui reçoit $75 dollars par mois.

Si ces deux fonctionnaires remplissent fidèlement leur devoir, comme on doit s'y attendre, il est évident que les deux rapports doivent être identiques, et que, conséquemment, l'un d'eux devient inutile.

D'ailleurs, la commission des levées a autorisé les ingénieurs d'Etat à employer un ingénieur spécial qui est chargé de faire une inspection minutieuse des levées de cette rive, d'indiquer les points faibles, comme aussi de faire connaître les levées qui doivent être haussées.

—La question de la taxe sur les produits s'agite de plus en plus et, il faut l'avouer, l'opposition n'est pas mince.

Qu'un producteur protestée, qu'il s'efforce d'éviter les frais que lui cause sa prospérité, on comprend pels; on peut même sympathiser avec lui; mais, que des individus ne payant rien à l'Etat, ou que des petite habitants auxquels cette taxe additionnelle ne causera que quelques sous de plus de dépenses, poussent des cris pitoux, cela tourne au comique.

Que penserait-on d'un individu complètement dépourvu de chaussure, qui l'irait entendre des gémissements parce que d'élégantes bottines blessent le pied de son plus fortuné voisin?

—La roulaison a commencé sur plusieurs habitations. Nous apprenons que le résultat est très satisfaisant.

—Nous disions, la semaine dernière, que la recette nette de la Foire donnée au bénéfice de l'Asile St-Philippe, était de $12,000. Le Rev. P. Martin nous écrit qu'elle sera peut-être de $1,300.

—La crue du fleuve a été de courte durée. Déjà une baisse sensible se fait sentir.

—Le tableau du recensement, ordonné par le gouvernement fédéral, fixe la population de St-Jacques à 15,693 âmes. Il y a une augmentation de 979 âmes depuis le recensement de 1880.

—Quarante-quatre malades ont été reçus, cette semaine, par le contractor de la levée Nita.

Un des employés nous affirme que jamais il n'y a eu autant de travailleurs employés, à la fois, à la construction d'une levée dans l'Etat—celle de Morganza non excepté.

—La récolte de pacanes est abondante et se vend à bon prix.

—L'opposition aux commissions des levées prend forme. M. L. A. Ellis, de l'Ascension, vient d'intenter un procès à la commission des levées de ce district, niant son pouvoirs d'émettre des bons, etc., etc.

—La rentrée des classes a eu lieu, mardi dernier, au Collège Jefferson, et cette institution populaire compte déjà soixante-quinze élèves.

—Décédés, le samedi, 4 octobre, à l'âge de 59 ans, Mme Ve Théodore Hayoot, née Mirthée Bourgeois. Les funérailles ont eu lieu, dimanche soir, à l'Eglise St-Michel.

Le Pionnier, Napoléonville, paroisse Assomption, du 11 octobre :

La roulaison est commencée dans notre riche paroisse—la première pour le sucre, la seconde pour le riz, et l'incomparable pour les bois de construction.

Il y a plusieurs sucreries qui bouillent.

Demain, il y aura une noire aigrette de fumée à chaque cheminée de sucrerie de la paroisse Assomption.

La récolte, du reste, est splendide.

Et l'on nous dit que le rendement est bon.

Tant mieux, morbleu, tant mieux!

Et croyons bien que ce n'est pas le bill McKinley qui tuera l'industrie sucrière en Louisiane.

Many Persons are broken down from overwork or household cares. **Brown's Iron Bitters** Rebuilds the system, aids digestion, removes excess of bile, and cures malaria. Get the genuine.

Prenez les Pilules d'Ayer pour la constipation, et toutes les fois qu'un purgatif est nécessaire. Sûr et efficace.

France et Italie.

Le *Figaro* nous apporte, ce matin—dit le *Temps* du 30 septembre—le compte-rendu d'une conversation qu'un de ses rédacteurs vient d'avoir, à Naples, avec M. Crispi. Il est impossible de parcourir ces lignes—ou plutôt ces colonnes—sans être frappé de la brillante aisance avec laquelle le chef du cabinet italien évolue à travers les difficultés de la situation, comme aussi de la bonne grâce et de la belle humeur dont sa parole est empreinte. Toutes les épithètes communément appliquées au génie de sa race conviennent à l'éloquence familière de M. Crispi: elle est fine, habile, élégante et séduisante. Ajoutons, tout de suite, que cette riche broderie d'expressions recouvre un tissu d'une trame solide, et que le fond de la conversation ne mérite pas moins d'éloges que la forme.

Que dit, en effet, M. Crispi? Il parle, dans les meilleurs termes, des relations cordiales, affectueuses, qui conviennent à la France et à l'Italie. "Soyons fraternels!" c'est son mot, et, si l'interview a été exactement reproduite, il n'aurait pas craint de répéter de mot plusieurs fois. Les assurances pacifiques abondent également. Le ministre italien se défend contre toute idée de velléités ambitieuses; il déclare que, pour son compte, il n'ira pas "risquer ce qu'il a, pour une rectification de frontières." L'histoire, sagement interprétée, bénéficie que les aspirations de ce genre ont, trop souvent, de funestes suites. Comment ne pas marquer encore les passages où M. Crispi fait l'éloge de la France, de son organisation militaire, de sa force réparée, de la sagesse politique dont elle a donné la preuve en consolidant ses institutions républicaines, et où il caractérise la situation morale que notre pays a su déjà réconquérir en Europe? Quant aux pointes délicates du sujet, à ceux qui auraient pu amener des récriminations on des allusions fâcheuses—la Tunisie, le traité de commerce, et ce qu'on a appelé l'incident de la Spezia—sans savoir, d'ailleurs, au juste, en quoi il consiste, M. Crispi les a touchées avec beaucoup de tact et de réserve, le dernier même d'une façon assez obscure, en homme préoccupé d'éclaiser sur ce qui doit rapprocher et non sur ce qui a pu diviser.

De pareilles déclarations, venant d'une bouche aussi autorisée, ont, certainement, leur importance. Elles ne font, pourtant, que reproduire les discours qu'échangent, entre eux, quand ils se rencontrent, les Français raisonnables et les Italiens avisés—ces derniers, surtout, depuis la rupture du traité de commerce. Que les polémiques de journaux—il serait plus exact de dire: les polémiques de certains journaux—aient, parfois, souvent même, fait entendre une autre note, soit de ce côté des Alpes, soit de l'autre, cela est hors de doute. Mais les bons esprits—ceux-là seuls de la rappeler!—ont toujours fait de sincères efforts, dans les deux pays, pour ramener les choses à leurs justes proportions. Ils ne peuvent donc qu'être très autorisés de trouver, aujourd'hui, en M. Crispi, un allié qui peut beaucoup, principalement sur la presse italienne.

Le point de beaucoup le plus topique de cette conversation, est celui qui concerne la triple alliance. M. Crispi a pris soin de bien établir qu'il n'est était pas l'auteur; qu'elle était faite avant son arrivée au pouvoir; que, du reste, elle avait un caractère purement défensif; qu'elle allait expirait en 1892 et n'était pas, jusqu'ici, renouvelée. Il a même été plus loin: il a dit "qu'aucun homme d'Etat ne renouvellerait, à l'heure présente, à la renouveler." Sans doute, M. Crispi se flatte à l'intelligence de nos compatriotes et comptait bien qu'on prendrait ses paroles, à ce sujet, pour ce qu'elles sont. Ce sont des paroles très sympathiques, qui ne peuvent manquer d'être les bienvenues chez nous, mais qui, malheureusement, n'ont pas de sanction positive. M. Crispi n'a-t-il pas pris soin, lui-même, à un autre moment de l'entretien, de faire remarquer qu'un homme d'Etat n'a s'engage pas à deux ans de distance? "Eh, mon cher monsieur—a-t-il dit, avec un scepticisme d'ailleurs assez naturel—est-ce qu'on sait où seront nos amis et nos ennemis dans deux ans?" Voilà qui est fort sage, mais il est bien se diminuer que la nécessité de la question est là, et que, si d'ici à deux ans, l'Italie, fixée apparemment sur le point de savoir qui sont ses amis et ses ennemis, renouvelle la triple alliance, il sera bien difficile à la France, malgré qu'elle en ait, de prendre tout à fait au pied de la lettre, les formules conciliantes et les démonstrations amicales que les hommes d'Etat italiens—M. Crispi en d'autres—pourront se plaire à prodiguer, alors, dans leurs causeries avec les journalistes!

TÉLÉGRAPHISTE MODÈLE.—Le directeur général des postes et télégraphes, en France, a, dernièrement, accordé à M. Emile Laurent, commis de première classe, chef du service des postes et télégraphes de Soudan français, un avancement exceptionnel, motivé par les faits qui suivent:

Les 2 et 3 avril 1886, le marabout Mahmadou-Lamine, à la tête de troupes assez nombreuses, envahissait et pillait le village de Bakel. Les femmes et les enfants, affolés, ne savaient où se réfugier. Laurent les mit à l'abri dans l'espèce de blockhaus qui lui servait de bureau télégraphique et qui se trouvait isolé au sommet d'une colline voisine de Bakel.

Seul Européen, il organise avec ses deux surveillants indigènes et quatre tirailleurs indigènes, une résistance telle, que, au bout de deux jours, Mahmadou-Lamine dût se retirer.

Plus récemment, le 31 mai de cette année, il partait de Kayes, précédant, de plusieurs kilomètres, une petite colonne qui poursuivait quatre mille Toucouleurs.

Accompagné d'un seul agent, il réparait, en quatre jours, une ligne de 100 kilomètres, la ligne télégraphique qu'avaient détruite les ennemis.

Ce n'est que grâce à cette rapide réparation de la ligne télégraphique—c'est l'autorité militaire qui l'a déclaré à M. de Salves—que le commandant des troupes a pu prendre les dispositions qui ont amené la victoire de Katé et la déroute de l'armée des Toucouleurs.

Enfin, quelque temps après, le capitaine Rouault laissait Emile Laurent à Tamba Coumba-Fara avec une section de tirailleurs indigènes. Entendant le canon qui tonne à Bafoulabé, Laurent rejoint rapidement le capitaine Rouault et fait ainsi gagner plusieurs heures à cet officier, qui ne pouvait se porter au secours de Bafoulabé qu'après avoir rassemblé tous ses tirailleurs.

FATALE ERREUR.—Une atroce méprise, qui a occasionné la mort d'un jeune enfant, s'est produit, récemment, dans la commune de Courbevoie, France.

Un petit garçon de vingt mois, Léon Pauly, dont les parents habitent rue Franklin, 71, se trouvant malade, on envoya un jeune garçon chercher, chez une pharmacie une potion ordonnée par un médecin.

Le jeune garçon, qui avait une autre commission pour un locataire de la même maison, remit, au lieu de la potion, le médicament qu'il rapportait pour le locataire, du sirop de morphine aux malheureux parents du petit Léon qui l'administrèrent au pauvre bébé.

Quand on s'aperçut de la méprise, il était trop tard, et Léon Pauly, qui, dès l'absorption du sirop était tombé dans le coma, ne tarda pas à succomber aux suites de l'empoisonnement dont une bien regrettable erreur l'avait rendu la victime.

UNE RUE SANS HABITANTS.—Connaissez-vous la rue du Cimetière-Saint-Benoît, à Paris?

Partant de la rue Saint-Jacques, à distance de vingt cinq mètres de l'entrée d'honneur du Collège de France, elle aboutit à hauteur du No 6 de la rue Frémentel et n'a que 88 mètres de longueur. Il y a une dizaine d'années, s'étaient une sorte de passage infecte, habité exclusivement par des chiffonniers. Toutes les vieilles baraques qui la bordaient ont été démolies et aujourd'hui, de toutes les rues de Paris, c'est la seule qui ne compte pas un seul habitant. A droite se développe la façade du nouveau bâtiment du Lycée Louis-le-Grand et à gauche se trouve le côté postérieur de maisons qui n'ont aucune entrée sur cette rue et le mur qui clôt de ce côté le Collège de France. La rue du Cimetière-Saint-Benoît ne sera pas moins, dans quelques mois, en parfait état de viabilité. Une nombreuse équipe d'ouvriers est actuellement à l'œuvre pour régulariser cette voie publique.

Les deux seules vieilles maisons qui s'élèvent en bordure de la rue du Cimetière-Saint-Benoît, mais qui ont leur entrée rue Saint-Jacques, sont, du reste, marquées pour être démolies, pour agrandir le Collège de France.

Une observation en terminant: sur les plaques indicatrices du nom de cette rue, le nom de Benoît est écrit, sur celle de droite avec un *s* (Saint-Benoîst), et sur celle de gauche sans *s*.

Laquelle de ces deux orthographes est la bonne? Le concours est ouvert.

CE QUE NOUS MANGEONS.—S'il faut en croire un calculateur infatiguable, un homme, arrivé à l'âge de soixante-dix ans, aurait absorbé, depuis sa naissance, plus de vingt wagons de nourriture, un train entier!

En comptant seulement quatre tonnes par wagon, cela fait, 80,000 kilos, ce qui donne pour un total de 25,550 jours d'existence, une consommation moyenne d'environ 3 kilos 200 grammes par jour.

Cette consommation quotidienne, variable elle-même, est estimée à 2 kilos 1|2 pendant l'enfance et la vieillesse, et à 3 kilos 1|2 ou 4 kilos pendant l'âge mûr.

Ces chiffres ne sont pas exagérés, car les statistiques médicales constatent que la nourriture quotidienne liquide et solide des soldats, des marins et des ouvriers, dépasse, en moyenne, 4 kilos et demi.

Et ce ne parle pas ici des gens qui montrent quelque appétit. Il n'est question que de mangeurs ordinaires.

Jugez un peu des chiffres auxquels on arrive quand il s'agit "d'une bonne fourchette".

L'ANNONCE DES TEMPÊTES.—Le téléphone va recevoir une application nouvelle en annonçant les tempêtes.

On vient, en effet, de faire une nouvelle découverte sur la propriété de ce moyen de transmission de son.

En plaçant deux barres de fer à la distance de 7 à 8 mètres l'une de l'autre et en mettant en communication, d'un côté par un fil de cuivre recouvert d'un caoutchouc, et de l'autre avec un téléphone, on peut prédire, au moins douze heures à l'avance, une tempête par un bruit sourd qui se fait entendre dans l'instrument récepteur.

Au fur et à mesure que la tempête approche, on entend un bruit semblable à des grêlons battant contre les fenêtres. Chaque éclair, et, par suite, chaque coup de foudre, qui l'accompagne, produisent un choc semblable à celui d'un coup de pierre lancé entre le diaphragme de l'instrument.

Tous les changements atmosphériques se distinguent par des bruits plus ou moins forts, que ceux qui sont habitués au téléphone peuvent remarquer. Cette nouvelle découverte rendra d'inappréciables services aux bureaux météorologiques.

UN ANNIVERSAIRE.—Le 27 septembre, la ville de Mézières, France, a fêté le trois centième anniversaire de sa délivrance par Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche. Un arc de triomphe, élevé sur la principale place, portait en inscription la réponse de Bayard aux conseillers qui voulaient livrer la place à Charles Quint, parce qu'elle était trop faible: "Il n'y a pas de places faibles où il y a des gens de cœur pour les défendre."

ARMANT.—Décédé hier matin, lundi, 13 octobre, à 3 1|2 heures, à l'âge de 31 ans, RAOUL ARMANT. Ses amis et connaissances ainsi que ceux des familles Armant, Auguin, Castaing, Pascal et Lavergne, sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu ce matin, mardi, à 9 heures. Le convoi partira de sa dernière résidence, 253 rue Bourbon, entre Hôpital et Quartier.

LANOS.—Décédé, hier, lundi, à 10 heures du matin, à l'âge de 63 ans, FERDINAND LANOS, natif de Paris et résidant de cette ville depuis 35 ans. Les amis et connaissances de la famille ainsi que les membres du Club de la Démocratie Française sont priés d'assister à son enterrement qui aura lieu aujourd'hui à 10 heures à M. Le convoi partira de sa dernière demeure, 290 rue Royale.

MESSE FUNÈBRE.

Une messe sera dite vendredi, le 17 octobre 1890, à 8 heures du matin, à l'Eglise de Jefferson City, avenue Napoléon, pour le repos de l'ame de FRANÇOISE BARRIÈRE, épouse de JOSEPH FUJAGUE. Les parents et les amis de la familles sont invités à y assister.

De la part de son époux.

13 oct—2f

TO-KALON.

Vins rouges, Sauterne et Riesling; vins blancs Tokay, Angelica, Mamzelle, Blackberry Brandy, Porto, Sherry, Claret et du brandy fait avec le raisin pur, supérieur et par excellence, vendus directement du vignoble de H. W. Crabb, Oakville, comté Napa, Californie.

Agent M. Vermentie, 528 Agent 129 rue Royale, coin Toulouse

Sample Room No 67 1|2 rue Carondelet, entre Perdido. 9 inf—2 m

New Lusitanos Benevolent Association.

ELECTION D'OFFICIERS.

Lundi, 13 Octobre 1890.

L. CIPRIANI, Président.
CHAS A. DESPORTE, Premier Vice-Président.
ANT. GUERRERO, Second Vice-Président.
JOS. ROJAS JR. Secrétaire aux Minutes.
PETER J. PEREUS, Secrétaire Financier.
JOS. PUMILIA, Trésorier.
R. T. COMAN, Collecteur.
JOHN CUCIA, Grand Marshal.
DR J. M. CHARBONNET, Médecin.
Etats.

L. CIPRIANI, Président.
JOS. ROJAS JR Secrétaire.

Rallez-vous! Rallez-vous!
DEMOCRATES!
GRAND MASS MEETING
DES VOTANTS DU
Quinzième Ward.
Premier District Congressionnel de la Louisiane,
AURA LIEU
AU MARCHÉ ST-JEAN,
LE
MERCREDI,
15 Octobre 1890, à 7:30 P. M.,
Dans le but de Ratifier la Nomination de
GÉN. ADOLPH MEYER
POUR LE CONGRÈS.
Les orateurs suivants harangueront la meute: Hon. THEO. S. WILKINSON, Hon. LIONEL ADAMS, Hon. L. O'DONNELL, Hon. R. A. O'SULLIVAN, Hon. PERCIS KERNAN, Hon. R. F. JONAS, Hon. C. A. BUTLER.
14 oct—

Agence d'accompagne non compagnie de
JAMES PREVOST,
135 rue Gravier, N. O., Lne.
Le soussigné informe ses amis et le public qu'il est le seul agent représentant, dans cette ville, des compagnies américaines dont le capital-actif représente plus de dix millions de dollars. Il n'est pas lié par les tarifs ou les conventions d'une association quelconque, et il engage les personnes désirant d'assurer leurs propriétés à venir s'entendre avec lui pour des primes à faire dans la saison, ne tarda pas à encombrer aux suites de l'empoisonnement dont une bien regrettable erreur l'avait rendu la victime.
13 octobre—1 m—dim mar ven
Excellent travail. Prompte retraite.

Les Martyrs

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsaparille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrances, qu'ils auraient pu éviter, s'ils avaient essayé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionnel, non local; et jusqu'à ce que la Salsaparille d'Ayer eût effectué son travail, comme Altérant et Epurateur du Sang, ils étaient condamnés à souffrir.

La femme de Samuel Page, 21 Austin st., Lowell, Mass., était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résultat de désordres de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsaparille d'Ayer.

Frank Roberts, 727 Washington st., Boston, dit qu'il avait autrefois de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il prît de la Salsaparille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui pût lui donner un

Soulagement Permanent.

"Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesses, et étais à peine capable de me traîner dans la maison," écrit Mme. M. M. Lewis, de A st., Lowell, Mass. "La Salsaparille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais."

Jonas Garman, Esq., de Lytins, Pa., écrit: "Chaque Printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une manière affreuse de maux de tête, causés par l'impureté du sang et de la bile. Il me semblait pendant des jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Rien ne me soulagea jusqu'à ce que je prisse de la Salsaparille d'Ayer. Cette médecine m'a guéri complètement."

Quand Mme. Geneva Belanger, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commença à prendre de la Salsaparille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsaparille d'Ayer, laquelle lui profita merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Martyrs des maux de tête devraient essayer l'

Ayer's Sarsaparilla.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Prix $1; six flacons, $5. Valant $5 le flacon.

OFFICIEL.

PROCLAMATION.

Baton Rouge, 29 septembre 1890.

Moi, Leonard F. Mason, Secrétaire d'Etat de l'Etat de la Louisiane, je certifie que ce qui suit est le texte vrai et complète des notaires, dans la paroisse d'Orléans, qui se sont conformés aux dispositions de la 1re Section de la loi No 43 de la session régulière de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, tenue en l'année 1890.

Abler, F. J.	Ivy Edward
Adolph, Frederick	Kramer, Peter J.
Andry, Charles G.	Kur William E
Auill, William	Kirkwood, Ferdinand
Beany, Eusebe	Kernan, Fergus
Bausich, John, Jr.	Lapier, John E.
Baldwin, Jos. John	LaFon, Ambrose G.
Balloon, Théodule	LaGardner, Gustave, Jr.
Brewer, William F.	Levi, A. J.
Benachenie, Louis F.	Lewis, Hector C.
Bernett, Emile J	Luminais, R. A.
Barnett, George M.	Lanauze, P. Henry
Barnett, John J	Meunier, J. F.
Barnett, William B.	Merrick Edwin T. Jr.
Cassagnere, Ernest	Michel John T.
Calhoun, John	Martinez, Louis A.
Chenie, Benjamin F.	Morel, Octave
Carlisle, T. Wharton	McLennan, James, Jr.
Conrad, F. A.	McLean, George G
Cahn, Edgar M.	McGurk, Arthur
Cotton, Moses	Orr, Hannis
Christy, George W.	Pascon, William H.
Godby, J. F.	Prout, George C.
Godwin, William K.	Rogers, Geo. C.
Charbonnet, F. D.	Rightor, E. L.
Duriocourt, M. E.	Rabout, Frank E.
Duriocourt, Lucien	Robertson, C. C.
Dreyfous, Felix J.	Rahenia, F. Alphen
Devilj Aug.	Rosser, J. B. Jr.
Dédon Micho V.	Rhodes Henry J
Duriocourt André, Jr.	Rosen, Benetere
Deibel, Frederick	Soniat, Charles
Dumas M. C.	Stern, Leon
Dearing, George W. Jr.	Seymour, William H.
Davignaud, Joseph	Spearing, J. Zeohariah
Dowling, Richard E.	Spearing, Joseph H.
Dussgra, Walter D	Simonds, E. L.
Eshart, F. B.	Simmons, James
Eustis C. M.	Skinner, R. K.
Eustis, John G.	Shelton, Coulter H.
Eshart, E. C.	Taylor, J. D.
Franks, Charles	Tichenor, Bernard
Fleurer Samuel	Tyler, M. B.
Gursky, Paul L.	Thézard, Paul E.
Fahey, James	Thézard, Charles J.
Forgeis, J. Henry	Upton, Robert P.
Gentry, W. Morgan	Upton, Charles B.
Gurley, Henry	Vaughan, Morris
Grima, Edgar	Villere, Omer Henri
Gaudet, Henry L. Jr.	Villere, J. J.
Gayet, Theo.	Wendel, J. Herman C.
Griffin Michael	Wendel, James J.
Guillotte J. V	Wiltz, Aristide M.
Gernon, Michael	Wadsworth Joseph H.
Hebert Frank M.	Ward, J. B.
Herwig, E. B.	Wright, William H.
Hero, Andrew, Jr.	Ward, John J.
Hart, W. O	Zengel, Frank
Hardshaun, Henry	Zengel, Frederick.

Fait sous ma signature et le sceau de l'Etat de la Louisiane, en la ville de Baton Rouge, ce vingt-neuvième jour de septembre, 1890.

L. F. MASON,
Secrétaire d'Etat.

BATON ROUGE, LNE, 1 Octobre 1890.

En vertu des notaires ci-dessus nommés, je certifie que Edward Joseph Blanchard a rempli les conditions requises pour exercer les fonctions de notaire dans la paroisse d'Orléans, en vertu des dispositions de la 1re section de la loi No 43 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, tenue en l'année 1890.

L. F